



Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

229 | Janvier-Mars 2005

Une Afrique de l'Ouest en mutation

Contribution au débat sur l'absence relative de karité au Sénégal oriental : fondements naturels, raisons sociales ?

Sébastien Larrue



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/477>

DOI : 10.4000/com.477

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2005

Pagination : 25-40

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Sébastien Larrue, « Contribution au débat sur l'absence relative de karité au Sénégal oriental : fondements naturels, raisons sociales ? », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 229 | Janvier-Mars 2005, mis en ligne le 13 février 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/com/477> ; DOI : 10.4000/com.477

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

© Tous droits réservés

Contribution au débat sur l'absence relative de karité au Sénégal oriental : fondements naturels, raisons sociales ?

Sébastien Larrue

- 1 Quelle a été notre surprise de ne pas rencontrer de karité sur la marge nord du Parc national du Niokolo-Koba. Alors que *Vitellaria paradoxa* occupe une bande de 500 à 700 km de large sur 5 000 km de long du Sénégal à l'ouest, jusqu'au Soudan et l'Éthiopie à l'est, il est absent des terres sénégalaises situées au nord du fleuve Gambie. Pourtant, *Vitellaria paradoxa* est un arbre des savanes guinéennes et soudanaises. Ce ligneux de la famille des Sapotacées est caractéristique de la savane ouest-africaine. On le rencontre surtout à l'intérieur des terres, souvent fort éloigné des littoraux (500 et 750 km des côtes en Afrique de l'Ouest et en Afrique de l'Est).
- 2 Dès lors, comment expliquer l'absence de karité dans cette partie septentrionale du Sénégal oriental ? Certains auteurs rattachent cette observation à une déficience des précipitations au Sénégal oriental depuis la première moitié du xxe siècle. Si la péjoration climatique qui sévit en Afrique de l'Ouest n'est plus à démontrer, nous émettons des réserves quant à son influence directe sur la présence ou non de *Vitellaria paradoxa* dans la région. En effet, le karité est représenté au Mali à des latitudes bien plus hautes et moins pluvieuses que celles situées au nord du Niokolo-Koba...
- 3 Depuis longtemps, nous connaissons les exigences écologiques du karité, arbre caducifolié de hauteur moyenne (15 à 20 m de haut). Il pousse généralement entre 100 à 600 m d'altitude avec des températures annuelles moyennes de 25 à 29 °C, mais on le trouve également jusqu'à 1 300 mètres. Le karité pousse sur des sols variés, tels que l'argile, le sable, les sols caillouteux et les latérites. Le système des racines de *Vitellaria paradoxa* est caractéristique des arbres qui poussent en climat soudanais. Ce système se compose d'un pivot qui plonge à environ 1,5 m dans le sol et sur lequel se greffent, à quelques centimètres sous le sol, des racines latérales peu profondes se dispersant jusqu'à 20 m de

l'arbre. Des racines latérales secondaires s'enfoncent jusqu'à la même profondeur que la racine pivot.

- 4 Résistant au feu de brousse, tolérant de nombreux sols à l'exception des sols hydromorphes, il est présent au cœur des forêts sèches les plus denses comme des savanes. Cependant, *Vitellaria paradoxa* préfère les pentes colluviales avec des sols moyennement humides, profonds, riches en matière organique. Mais surtout, *Vitellaria paradoxa* se développe parfaitement dans des zones climatiques où les précipitations sont comprises entre 600 et 1 400 mm (Hall et al., 1996) et où la saison sèche (précipitations < 50 mm) dure 5 à 8 mois par an. Ces conditions sont celles qui règnent au nord du Parc national qui reçoit entre 800 et 950 mm de précipitations par an pour des températures annuelles moyennes de 27,5 °C. Si la diminution des précipitations peut être une cause de la moindre représentation des karités, elle ne peut pas être à l'origine de leur rareté dans la région.
- 5 « L'arbre à beurre » est donc ici dans son aire écologique et ceci malgré la diminution des précipitations. Dans le cas présent, la pluviométrie n'est donc pas un critère qui explique l'extrême rareté de l'arbre. Ce constat avait en outre été formulé par Paul Pélissier (1980) qui nous fait part de la remarque suivante : « Associé à de nombreux paysages de manière assez systématique pour que l'on ait longtemps identifié campagnes soudanaises et savane à karité, "l'arbre à beurre" est théoriquement sous ces latitudes (Sénégal) dans son aire écologique de prédilection. » (p. 132)
- 6 Ainsi, P. Pélissier définit la Falémé comme étant la frontière occidentale du karité au-delà de laquelle, la présence ou l'absence de « l'arbre à beurre » est porteuse de sens, de logiques paysannes. L'absence du karité ne peut donc pas s'expliquer par les seules conditions abiotiques. Tout porte à croire que sa présence ou son absence est intimement liée aux sociétés locales qui ont successivement occupé les lieux. À ce stade de notre réflexion et afin de construire des hypothèses, il paraît indispensable de savoir si « l'arbre à beurre » était jadis présent dans la région nord du Niokolo-Koba. Quelles sont les sources dont nous disposons ? Elles ne sont pas nombreuses mais le récit de voyage de l'Écossais Mungo Park en 1795 est de la plus haute importance.
- 7 Le premier nom scientifique de « l'arbre à beurre » a été donné en l'honneur du grand voyageur écossais, Mungo Park, qui remonta le fleuve Gambie vers la fin du XVIII^e siècle. Son récit nous entraîne au cœur de l'ancien royaume du Gabou, survivance occidentale du vaste empire du Mali. Mais surtout, son témoignage donne de précieuses informations sur le commerce du beurre de karité et l'aire géographique de l'arbre :
- 8 « Indépendamment des esclaves et des marchandises qu'ils portent pour les blancs, ils [les mandingues] vendent aux negres de la cote [de gambie] du fer natif, des gommés odorantes et du shetoulou, ce qui signifie littéralement "beurre d'arbre" ou beurre végétal. Ce beurre est extrait d'une espèce de noix, par le moyen de l'eau bouillante, ainsi que je l'expliquerai par la suite. Il ressemble au beurre ordinaire et en a la consistance... les populations locales en font une grande consommation et par conséquent il est toujours très recherché... les habitants étaient toujours occupés à recueillir les fruits de l'arbre "shea" (karité). Cet arbre croît abondamment dans toute cette partie du bambara. Il n'est pas planté par les habitants, mais on le trouve croissant naturellement dans les bois. Lorsqu'on défriche les forêts pour cultiver la terre, on coupe tous les arbres, excepte les "sheas". » (mungo park, 1795, p. 54 et 212)

- 9 Il est important de remarquer que selon le récit de Mungo Park, l'arbre est dégagé de la brousse par les Bambara situés à l'est de la Falémé, dans l'actuel Mali. De prime abord, la description des lieux fournie par l'auteur ne permet pas de situer avec exactitude « les frontières » du karité à l'époque de son voyage. L'explorateur écossais nous informe cependant que « les voyageurs qui vont des bords de la Gambie dans l'intérieur de l'Afrique paient les droits en marchandises d'Europe, et à leur retour, ils les paient en fer natif et en schétoulou » (Mungo Park, 1795, p. 62).
- 10 Le « beurre de karité » provient alors massivement du pays bambara peuplé de nombreux villages de pêcheurs, que Mungo Park situe entre Ségou et Bamako sur le Niger. À ce stade, aucun indice ne permet de supposer la présence de *Vitellaria paradoxa* dans la région nord du Niokolo-Koba. Cependant, Mungo Park précise que le beurre de karité est aussi collecté dans les pays voisins. Mais de quels pays voisins s'agissait-il ? Les terres situées entre Tambacounda et le fleuve Gambie en faisaient-elles parties ? Un élément peut peut-être nous aider à répondre. D'après le témoignage de Mungo Park, *Vitellaria paradoxa* était fortement utilisé par les Bambara. Dès lors, existait-il à l'époque de Mungo Park des villages bambara au nord de l'actuel fleuve Gambie ?
- 11 Il semble bien que cela soit le cas. Même si l'Atlas des cartes administratives et ethnographiques des colonies de l'AOF (Gouvernement Général..., 1922) n'est pas contemporain du XVIII^e siècle, il fait encore état d'un pays bambara qui s'étend sur 30 km aux environs de la confluence de la Koulountou et de la Gambie. En 1922, les Bambara qui occupent cette rive gauche du fleuve Gambie sont au nombre de 23 000, insérés dans un vaste pays malinké de 67 000 âmes. Il existe encore aujourd'hui un héritage du peuplement bambara. Il est centré sur le village pêcheur de Wassadou à 8 km au nord-est de Dialakoto où les populations attrapent dans le Niériko et la Gambie des cichlidés et des synodontis. Si l'on se réfère à cette présence bambara et à l'importance du karité dans cette civilisation, il est fort probable que, lors du voyage de Mungo Park, *Vitellaria paradoxa* ait été présent au nord de l'actuel Parc national du Niokolo-Koba. Mais, cette première approche est étayée par un examen plus approfondi du récit de Mungo Park. En effet, on y trouve la preuve irréfutable de la présence, en 1795, de *Vitellaria paradoxa* des confins du Sénégal oriental jusqu'à l'actuelle ville de Tambacounda :
- 12 « Le 26, au matin, comme nous partîmes de Tambaconda, Karfa me dit qu'il n'y avait point de sheas plus à l'ouest de cette ville. J'avais cueilli dans le Manding et apporté avec moi des feuilles et des fleurs de cet arbre, mais elles s'étaient tellement brisées en chemin que je pensais qu'il valait mieux en prendre ici quelques autres échantillons ; je cueillis, en conséquence, celui d'après lequel est faite la gravure ci-jointe. » (Mungo Park, 1795, p. 338)
- 13 Si, les karités sont de nos jours absents dans la zone nord du Niokolo-Koba, ils étaient abondants lors du passage de Mungo Park il y a plus de deux siècles. Aujourd'hui, ils semblent avoir disparu ou ne plus être représentés que par quelques reliques, véritables palimpsestes d'une époque révolue. Maydell (1983, p. 183) signale leur présence en quelques stations sporadiques du Sénégal, uniquement à l'extrême sud-est, autour de Tambacounda, dans la région de Kédougou et en haute Casamance. La présence du karité est aujourd'hui encore attestée à Mako, 140 km plus à l'est de Simenti. Selon les paysans de Dialakoto, *Vitellaria paradoxa* est présent dans le Niokolo-Koba. On en trouverait sur les anciens terroirs situés à l'intérieur du Parc national dont deux exemplaires sur celui Badi Koto¹. Il en existerait aussi quelques-uns entre ce dernier village et celui de Damantan.

- 14 Le karité nommé Shé par les Mandingues était donc présent jusqu'à Tambacounda au xviii^e siècle. Si la péjoration des conditions climatiques n'est pas à l'origine de sa raréfaction, pourquoi le karité a-t-il disparu des paysages ? Afin de répondre à cette question, il faut s'interroger sur les modalités de diffusion de *Vitellaria paradoxa*. Était-il spontanément présent au Sénégal oriental ou a-t-il été importé par les hommes ? Essayons de répondre à cette dernière question.
- 15 À l'époque où les géographes et les botanistes s'intéressent aux arbres du Sénégal oriental, *Vitellaria paradoxa* n'est que peu cité, ce qui témoigne de la rareté de l'arbre. Roberty (1964) qui a traversé à plusieurs reprises la région du Niokolo-Koba, ne signale régulièrement le karité que plus au sud, sur le piémont nord du Fouta-Djalou. Il n'en récolte pas au nord du fleuve Gambie où il rencontre pourtant des espèces qu'il lui associe souvent (*Azelia africana*, *Phoenix reclinata*, *Hexalobus monopetalus*, *Vitex madiensis* et *Combretum glutinosum*) :
- 16 « Dans la définition graphique des milieux à l'échelle 1er janvier 000 000, j'ai utilisé le Lingué (*Azelia* ou *Pahudia africana*), bel arbre de forêt claire ; un arbre de savane, le Si ou arbre à Karité (*Butyrospermum parkii*) très communément protégé ou même planté sauf à l'ouest du Fouta-Djalou... » (Roberty, 1964, p. 23)
- 17 Il est intéressant de remarquer que, selon Roberty, le karité est un arbre communément planté par les paysans. De la même manière, Trochain (1940) constate qu'il existe de beaux peuplements de *Vitellaria paradoxa* au Soudan français, mais s'étonne de n'en récolter aucun au Sénégal :
- 18 « c'est cependant une espèce utile, et l'on ne comprend pas pourquoi les indigènes ne l'ont pas répandue vers l'ouest ; d'autant plus que le nete (*Parkia biglobosa*), qui, paraît-il, accompagne fidèlement au Soudan le karité existe au Sénégal oriental dans le sous-secteur oriental, jusqu'au contact du domaine sahélien. » (Trochain, 1940, p. 277)
- 19 D'après le témoignage de ces deux auteurs, le karité était véhiculé et planté par les groupes issus de l'ancien Soudan français (Mali actuel). Les sociétés concernées par leurs dires sont donc les populations du groupe mandingue, héritières de l'ancien empire du Mali qui ont colonisé, à partir du xiii^e siècle, les terres du Sénégal oriental. Pour Roberty et Trochain, peu de doute, les karités ne sont pas présents dans la région du Niokolo-Koba parce qu'ils n'ont jamais fait l'objet de « plantations ». Et pourtant, si lors du passage de ces deux auteurs les karités étaient fort rares, il en restait tout de même quelques reliques, et étaient abondamment implantés lors du passage de Mungo Park à la fin du xviii^e siècle.
- 20 Enfin, Bergeret (1990) considère que *Vitellaria paradoxa* est couramment planté près des villages socé² et symbolise leur région d'origine. Il est, d'après cet auteur, un arbre marqueur de l'identité mandingue. Il semble donc légitime de penser que de nombreux karités aient pu être introduits à l'est de la Falémé par les Mandingues. Cela suppose évidemment que l'arbre à beurre était absent des « terres occidentales » (ce qui reste à prouver). Mais, a-t-on des preuves plus précises de ces « plantations » dans la région du Niokolo-Koba ? Que disent les Mandingues ?
- 21 Les griots de Dialakoto, Badi ou Tabadian, comme leurs homologues de l'ensemble des villages mandingues du Sénégal oriental, relatent avec beaucoup de précisions les événements qui concernent la colonisation des terres de l'Ouest par leurs ancêtres. Au cours des pérégrinations de Tiramaghan Traoré³, chaque installation de villages mandingues est ponctuée, à travers la tradition orale, par des plantations d'espèces

végétales. Malheureusement, aucune indication n'est à notre connaissance donnée sur les essences plantées. Cependant, cette habitude de transport des plantes et des graines se retrouve fréquemment dans beaucoup de civilisations rurales. Elle porte souvent sur des essences pourvoyeuses d'alcool ou de corps gras. Si les Mandingues ont transporté des graines, des boutures ou des plants, c'est certainement vers de telles plantes que leur attention s'est tournée. Il serait étonnant que le karité n'ait pas fait partie des « ressources » amenées par les Mandingues lors de leur immigration au Sénégal oriental.

- 22 En effet, les matières grasses ont toujours été recherchées, de même que les végétaux dont on pouvait extraire de l'alcool. La plus prestigieuse pour les corps gras est évidemment *Vitellaria paradoxa*. Dès lors, dans le cas où les karités aient été absents des nouvelles terres de l'Ouest, il est fort probable que les Mandingues se soient déplacés avec des graines ou des plants de *Vitellaria paradoxa*. Par ailleurs, outre son utilisation alimentaire, Peroz, cité par Monnier (1999), a formulé des observations sur l'utilisation courante du beurre de karité et l'art de se coiffer chez les Malinké :
- 23 « La coiffure se compose le plus souvent, pour le beau sexe, d'un haut cimier semblable à celui des casques de dragons. Cet échafaudage, construit après un sérieux labeur de plusieurs heures, dure habituellement un mois. Pendant ce temps, jamais on n'y touche, sauf pour l'oindre de beurre de karité non épure... » (monnier, 1999, p. 186)
- 24 Pour autant, nous n'avons toujours pas de véritables preuves que les karités aient été introduits par les Mandingues... Cependant, le cas des karités proches de l'ancien village malinké de Badi Koto, dans l'actuel Parc national du Niokolo-Koba, peut nous donner quelques précisions à ce sujet. On ne sait pas exactement à quand remonte la création du village de Badi fondé anciennement par la famille Sanya. Mais, après consultation de l'Atlas Manuel de Géographie Moderne établi en 1884, nous pouvons affirmer que Badi, représenté dans l'ouvrage à la page 61, est au moins antérieur à cette date. Les karités situés sur le terroir de Badi Koto atteindraient aujourd'hui environ 9 à 10 mètres. Leur hauteur et leur vitesse de croissance coïncideraient avec la date d'implantation du village, il y a plus de 120 ans. Ces karités seraient regroupés et distants d'environ 10 m, et se situeraient approximativement à 20 m en bordure de piste, disposition qui nous semble davantage héritée de la main de l'homme que de l'œuvre de la nature. Nous supposons qu'ils ont été plantés sur le terroir au cours des premières années de la création du village.
- 25 Il paraît donc probable que des karités furent plantés sur les terroirs mandingues de la région du Niokolo-Koba, ce qui va dans le sens des observations plus générales de Trochain (1940), Roberty (1964), Pélissier (1980) ou Bergeret (1990).
- 26 Néanmoins, les descriptions de Mungo Park (1795) montrent clairement qu'à la fin du xviii^e siècle les « arbres à beurre » étaient dégagés de la végétation en place... Cette information laisse penser, qu'outre des plantations ponctuelles, effectuées par commodité à proximité des villages, *Vitellaria paradoxa* peuplait spontanément la région du Niokolo-Koba au xviii^e siècle. Nous pensons que les deux logiques (œuvre de l'homme et présence naturelle) sont par ailleurs allées de concert. Dans les lieux où ils étaient trop peu présents, les karités ont été plantés. Puis au bénéfice des abandons de sites villageois, ils se sont insinués dans la couverture végétale en place. Avec les reconquêtes villageoises et les défrichements liés aux cycles culturels, ils ont été dégagés de la brousse. La position adoptée dépendrait alors du moment et du lieu de l'observation...

- 27 En dehors de plantations ponctuelles, le témoignage de Mungo Park (op. cit.) nous conduit fortement à supposer que *Vitellaria paradoxa* était jadis naturellement présent au nord de la Gambie. Le récit de l'explorateur écossais n'est pas le seul argument en faveur de la présence naturelle du karité dans la région du Niokolo-Koba. En effet, d'autres témoignages accréditent cette thèse. Comme le souligne Gessain (1963)⁴, pendant fort longtemps, les peuples autochtones tenda du Niokolo-Koba, apparentés aux Bassari, Coniagui, et Badiakhanké, sont restés isolés, sans rapport avec leurs plus proches voisins. Les peuples tenda vivaient en autarcie et surtout... sans bétail. Dès lors, les travaux de P. Péliissier (op. cit.) et J. Gallais (1967) ont montré, qu'en pareil cas, le karité était souvent le principal appoint en matières grasses pour des populations autochtones qui n'avaient que très peu de liens avec l'élevage : « Arbre oléifère de la zone soudanienne par excellence, l'arbre à beurre est révélateur dans le paysage d'un agro-système sans bétail, remplaçant la matière grasse animale. » (Gallais, op. cit.)
- 28 Les Tenda auraient alors systématiquement préservé les karités lors de la mise en culture. En d'autres termes, il semble bien que *Vitellaria paradoxa* était implanté avant l'arrivée des Mandingues au xiii^e siècle. L'élevage était alors quasi absent dans la zone du Niokolo-Koba et on le comprend fort bien. En effet, la présence des nombreuses glossines⁵ et des parasites, qui affectaient également l'homme, rendait la survie des animaux domestiques hasardeuse. À ce titre et plus près de nous, Yaya Diakhaté⁶, un des premiers gardes du Parc national dans les années 1960 se souvient : « Les gens qui vivaient avant à Damantan et Badi étaient tous malades, ils avaient la lèpre, des kystes et des vers dans le corps, il y avait des tzé-tzé en pagaille, ils [les villageois] étaient mélangés avec les animaux. Ils n'avaient pas de puits et buvaient l'eau des sources (marigots). »
- 29 On peut donc supposer que, jadis, la zone était encore davantage infestée de glossines ce qui rendait difficile la survie du bétail. *Vitellaria paradoxa* était alors la seule garantie en matières grasses pour des sociétés autarciques. L'arbre à beurre répondait donc à une « stratégie alimentaire ». Dès lors, quels changements ont pu entraîner la disparition des karités ?
- 30 Nous savons que les Malinké n'ont jamais été des éleveurs de bétails. Néanmoins, ils ont tissé des liens avec les pasteurs peuls qui ont accompagné l'invasion mandingue du xiii^e siècle. En effet, selon la tradition orale, c'est bien l'infiltration mandingue qui a amené la présence peule dans cette partie du Sénégal oriental.
- 31 De nombreuses sources attestent que l'implantation mandingue a été accompagnée par celle des Peuls. Dès lors, les peuples tenda « mandinguisés » ont bénéficié des échanges avec les éleveurs. Néanmoins, pour des raisons de « salubrité », certaines zones sont restées à l'écart des pasteurs. Il en serait ainsi des villages mandingues situés entre Badi et Damantan et de ses « karités reliques ». Cependant, la présence de karité, synonyme d'une absence de bétail liée à l'influence des glossines, peut être nuancée par le fait que les bovins peuls de race N'Dama ont la particularité d'être trypanotolérants. Aussi, si les glossines ont été un facteur limitant l'élevage, elles ne sont pas une raison suffisante expliquant l'absence du cheptel peul en ces lieux.
- 32 Un fait est certain, au nord et à l'est de la Gambie, les échanges entre les Malinké et les pasteurs peuls ont joué un rôle important dans la présence ou l'absence du karité. La présence effective des Peuls dès le xiii^e ou xiv^e siècle a contribué, par les relations avec les Mandingues, à l'abandon du karité dont l'apport en matière grasse ne se justifiait plus. Au fil du temps, « l'arbre à beurre » a pu disparaître lors des défrichements. Les populations

locales en ont probablement tiré parti jusqu'à ce que les matières grasses échangées avec les Peuls se substituent aux fonctions du karité. Il devenait alors inutile de préserver *Vitellaria paradoxa*. Cette hypothèse est peut-être à l'origine de la raréfaction progressive de « l'arbre à beurre » et de son renvoi à des temps révolus.

- 33 Par ailleurs, ce scénario qui implique les échanges peuls/mandingues n'est pas unique et nous souhaiterions communiquer quelques lignes sur une autre possibilité véhiculée par la tradition orale mandingue. En effet, l'entente entre les Peuls et les Mandingues n'a pas toujours été cordiale (Tamsir Niane, 1989). En temps de guerre, les échanges mandingues/peuls n'étaient plus de mise. Les karités renouaient alors avec leur vocation passée et les Mandingues en tiraient de nouveau profit. Lors des périodes de rivalité, très fortes aux XVIII^e et XIX^e siècles, les Mandingues affirment que les pasteurs coupaient les karités de manière à diminuer leurs ressources alimentaires. Nous ignorons quelle crédibilité accorder à ce fait relaté par les traditions orales. Ce fait est-il pure fiction ?
- 34 Il paraît difficile de penser que les musulmans peuls ont dépensé leur énergie à couper des arbres afin de nuire à l'adversaire animiste mandingue. Il est fort probable que les karités de quelques villages mandingues aient connu ce sort mais de là à accréditer cette thèse pour l'ensemble du Sénégal oriental, il existe un saut que nous ne ferons pas. Plus sérieusement, nous pensons que la disparition de *Vitellaria paradoxa* est davantage liée à l'introduction des cultures d'arachide...
- 35 Si le mil et le sorgho sont bien des céréales africaines, l'arachide est une légumineuse (Papilionacée) dont le berceau se situe en Amérique tropicale.
- 36 Il semblerait que ce soit les négriers portugais qui l'aient importée en Afrique vers le xvi^e siècle. Elle fut vite adoptée par les indigènes de Sénégal qui la cultivèrent abondamment autour des cases. Dès 1560, Alvarez de Almada souligne d'abondantes récoltes d'arachide consommée fraîche par les Mandingues (Péhaut, 1973). Dès lors, il n'est pas impossible que l'introduction de l'arachide ait mis fin à la conservation des karités lors des défrichements dans la majorité du bassin arachidien.
- 37 Par ailleurs, cette hypothèse peut être renforcée par un exemple qui ne concerne pas le karité mais le palmier à huile. Comme beaucoup de villages mandingues dont le nom s'inspire d'essence végétale, Tingoto tire son nom originel d'un palmier : *Elaeis guineensis* (Larrue, 2003). Cette espèce, fortement héliophile, prospère au bénéfice des défrichements liés à l'homme et à sa sédentarité. Cette corrélation entre défrichements culturels et diffusion du palmier à huile en zone soudanaise a été maintes fois démontrée (Schwartz, 1980). Elle interdit désormais de parler de « palmeraies naturelles ». Il est intéressant de remarquer que, si les espèces d'arbres ayant fourni l'étymologie des noms de villages mandingues sont encore présentes, la palmeraie de Tingoto n'existe pratiquement plus. Elle est aujourd'hui remplacée par les cultures d'arachide. Le karité a-t-il subi le même sort ? Nous ne pouvons pas l'affirmer mais de fortes présomptions penchent en cette faveur.
- 38 Nous pensons que la disparition des karités au nord du fleuve Gambie relève essentiellement de trois logiques qui ont « travaillé » dans le même sens. Dans un premier temps, l'arrivée des Peuls dans le sillage des Mandingues a favorisé les échanges de matières grasses animales auprès des populations tenda qui étaient jusqu'alors dépendantes des karités. Peu à peu, la conservation des karités est devenue moins régulière. L'arbre avait perdu ses débouchés traditionnels et la concurrence qu'il occasionnait dans les champs ne se justifiait plus. Dans un second temps, les rivalités

mandingues/peules ont parfois poussé ces derniers à abattre l'arbre à beurre dont les Mandingues, en ces temps troublés, tiraient parti et protégeaient de nouveau. Enfin, la paix imposée par les colons a favorisé l'introduction et l'extension des cultures d'arachide au détriment des fonctions de *Vitellaria paradoxa*.

- 39 Lorsqu'au début du xx^e siècle, les premières études botaniques sont menées, le karité avait disparu du paysage. Les quelques exemplaires qui restent encore entre la Gambie et Tambacounda sont les reliques d'une époque révolue, témoins silencieux d'une histoire des lieux qu'il est plus difficile d'appréhender que la péjoration climatique.

BIBLIOGRAPHIE

Atlas Manuel de Géographie moderne. Paris : Hachette, 1884. 72 p.

AUBREVILLE A., 1949. – Climats, forêts et désertification de l'Afrique tropicale. Paris : Société. Édit. Géographie maritime et coloniale. 351 p.

BERGERET A. et RIBOT J., collab., 1990. – L'arbre nourricier en pays sahélien. Paris : Ministère de la coopération. 237 p.

BERHAUT J., 1967. – Flore du Sénégal. Dakar : Éd. Clairafrique. 2e éd., 485 p.

BERHAUT J., 1971-1979. – Flore illustrée du Sénégal. Dakar : Éd. Clairafrique. 6 tomes, 387 p.

BUSSON F., 1965. – Plantes alimentaires de l'Ouest africain, étude botanique, biologique et chimique. Marseille : M. Leconte Éd. 568 p.

CHEVALIER A., 1943. – Le karité ou arbre à beurre : essai monographique. Revue de botanique appliquée, p. 100-120.

GALLAIS J., 1967. – Le delta intérieur du Niger. Étude de Géographie Régionale. DAKAR : IFAN. 2 vol., 621 p. (Mémoire IFAN, n° 79)

GALLAIS J., 1977. – Élevages et contacts entre pasteurs et agriculteurs, stratégies pastorales et agricoles des sahéliens durant la sécheresse de 1969-1974. Talence : CEGET. 281 p. (Travaux et Documents de Géographie Tropicale)

GOVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'AFRIQUE OCCIDENTALE FRANÇAISE, Dakar, 1922. – Atlas des cartes administratives et ethnographiques des colonies de l'AOF. Service géographique de l'AOF à Dakar, sous la direction du Commandant Éd. de Martonne, 10 cartes.

GESSAIN R., 1963. – Introduction à l'étude du Sénégal oriental. Cahiers du CRA, n° 1, p. 5-85.

GIFFARD P.L., 1974. – L'arbre dans le paysage sénégalais. Sylviculture en zone tropicale sèche. Dakar : CTFT. 431 p.

HALL J. B et al., 1996. – *Vitellaria paradoxa* : a monograph. Bangor : School of Agricultural and Forest Sciences, University of Wales. 105 p. (Publication, n° 8)

HOUARD A., 1918. – Le karité. – In : HENRY Y. (dir.). Matières premières africaines. Paris : Larose, p. 401-460.

- LARRUE S., 2003. – La dynamique des milieux et des paysages sur la marge nord-est du Parc national du Niokolo-Koba : un indicateur de rupture entre le milieu et la société mandingue (Sénégal oriental) ? Thèse de Géographie tropicale : Université Michel de Montaigne - Bordeaux 3, Pessac. 344 p.
- MALLETERRE G. et LEGENDRE P., 1902. – Atlas colonial. Livre-Atlas des colonies françaises. Paris : Librairie Ch. Delagrave.
- MAYDELL H.J. VON, 1983. – Arbres et arbustes du Sahel. Leurs caractéristiques et leurs utilisations. Eschborn : GTZ. 531 p. (n° 147)
- MOLLIEN G.T., 1818. – L'Afrique occidentale en 1818 vue par un explorateur français, Gaspard Théodore Mollien. Paris : Calman Lévy, 1967. 300 p.
- MONNIER Y., 1999. – L'Afrique dans l'imaginaire français. Paris : L'Harmattan. 302 p.
- MUNGO PARK, 1796. – Voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Paris : La Découverte, 1985. 354 p.
- PEHAUT Y., 1973. – Les oléagineux dans les pays d'Afrique Occidentale associés au marché commun. La production, le commerce et la transformation des produits. Bordeaux : Université de Bordeaux. 4 vol., 417 + 473 + 441 + 151 p., notes, 243 ill., 239 tabl., 60 phot. (Thèse ès-lettres : Institut de Géographie et d'Études Régionales)
- PEHAUT Y., 1981. – Des agricultures par le feu aux agricultures à terroirs : relations entre agriculture et formations végétales en Afrique tropicale. Bulletin de liaison - SEPANRIT, n° 11, p. 67-71.
- PEHAUT Y., 1992. – L'arachide en Afrique occidentale. – In : MONNIER Y. et HUETZ DE LEMPS A. (éds). Les plantes américaines à la conquête du monde. Les Cahiers d'Outre-Mer, Bordeaux, vol. 45, n° 179-180, p. 387-406.
- PÉLISSIER P. et al., 1980. – L'arbre en Afrique tropicale : la fonction et le signe. Cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines, Paris, vol. 17, n° 3-4, p. 127-321.
- POMEL S., 2003. – Les couvertures végétales et pédologiques de l'Afrique occidentale et centrale : une conception anthropogène de la zonalité ? Historiens et géographes, Paris, n° 379, p. 283-296.
- ROBERTY G., 1964. – Carte de la végétation de l'Afrique Tropicale Occidentale à l'échelle 1er janvier 000 000. Paris : ORSTOM. (Fasc. Régions naturelles, vol. 3)
- RUYSSEN B., 1957. – Le karité au Soudan. Agronomie tropicale, n° 2, p. 143-172 ; n° 3, p. 279-306.
- SCHWARTZ A., 1980. – La palmeraie subspontanée d'Elaeis guineensis en pays guéré-nidrou (Ouest-Côte-d'Ivoire), une explication sociologique. Cahiers ORSTOM, série Sciences Humaines, Paris, vol. XVII, n° 3-4, p. 283-284.
- SCHULZ E. et POMEL S., 1994. – La bordure sud du Sahara : du désert à la savane. – In : MAIRE R., POMEL S. et SALOMON J.-N. (dir.). Évolution de l'environnement en zone tropicale : enregistreurs et indicateurs. Pessac : Presses universitaires de Bordeaux, p. 143-171. (Coll. Espaces Tropicaux, n° 13)
- SCHULZ E., 1994. – Indicateurs de l'influence anthropique sur la végétation actuelle et passée. Régions méditerranéennes, subtropicales et tropicales. – In : MAIRE R., POMEL S. et SALOMON J.-N. (dir.). Évolution de l'environnement en zone tropicale : enregistreurs et indicateurs. Pessac : Presses universitaires de Bordeaux, p. 129-142. (Coll. Espaces Tropicaux, n° 13)
- SCHNELL R., 1977. – Introduction à la phytogéographie des pays tropicaux. Tome III. La flore et la végétation de l'Afrique tropicale. Paris : Gauthier-Villars. 459 p.

TAMSIR NIANE D., 1989. – Histoire des Mandingues de l'Ouest. Paris : Karthala. 221 p.

TROCHAIN J., 1940. – Contribution à l'étude de la végétation du Sénégal. Paris : Lib. Larose. 433 p. (Mémoire IFAN, n° 2)

WHITE F., 1986. – La végétation de l'Afrique. Paris : ORSTOM/UNESCO. 384 p.

NOTES

1. Ces karités se trouveraient sur la gauche de la piste qui part du carrefour de Badi Koto vers le fleuve. Nous n'avons pas eu l'occasion de vérifier ces dires.
2. Socé est le nom que l'on donne parfois aux Malinké qui habitent au nord de la Gambie.
3. Tiramaghan Traoré était un « général » de l'Empereur Soudjata qui régnait sur le Mali. Au xiii^e siècle, il a été à l'origine de l'implantation mandingue sur les terres du Sénégal oriental. Lire à ce sujet : Tamsir Niane D., 1989.
4. Il s'appuie entre autres sur les écrits de Delacour (1912, p. 294), ouvrage que nous n'avons pas pu trouver.
5. Les glossines se développent plutôt dans un environnement humide où l'hygrométrie est forte. Nous avons constaté à plusieurs reprises que leur distribution est très localisée et peut changer sur une centaine de mètres.
6. Actuellement paysan, luuo tio (chef de carré) à Dialakoto.

RÉSUMÉS

Le karité (*Vitellaria paradoxa*) est un arbre commun des savanes ouest-africaines, mais il est presque absent des terres du Sénégal oriental. Pourtant, *Vitellaria paradoxa* est ici dans son aire écologique de prédilection. Ce fait avait étonné quelques auteurs sans qu'aucune explication ne soit vraiment donnée. Néanmoins, la diminution des précipitations qui sévit en Afrique de l'Ouest depuis la seconde moitié du xxe siècle est fréquemment avancée. Après avoir été présents de la Falémé jusqu'à Tambacounda au xviii^e siècle, les karités ont peu à peu disparu. Les exigences écologiques de l'arbre montrent que la baisse de la pluviosité ne peut en être la cause unique. Les raisons sont ailleurs, il faut les chercher dans la dynamique des sociétés locales et dans l'évolution du contexte régional. L'arrivée des pasteurs peuls, dans le sillage des Mandingues, a favorisé les échanges avec les populations locales tendant à « mandinguisées ». Jadis, ces groupes autochtones, isolés et autarciques, n'avaient d'autres ressources en matière grasse que « le beurre de karité ». Mais, les échanges croissants avec les produits peuls se sont substitués aux fonctions de *Vitellaria paradoxa* dont la conservation est progressivement devenue aléatoire. Après un regain d'intérêt pour le karité imputable aux rivalités avec les Peuls et à une « rupture » des échanges aux xviii^e et xix^e siècles, les populations mandinguisées se sont détournées de l'arbre à beurre. En effet, la diffusion et la culture massive de l'arachide au xix^e siècle ont probablement contribué à la perte des vocations traditionnelles du karité dont la conservation ne se justifiait plus.

Why the shea butter tree cannot often be found in Eastern Senegal : natural or social motivations ? While fairly common in the West African savannahs, the shea butter tree (*Vitellaria paradoxa*) is fast totally missing from Eastern Senegal, although this part of the country offers the most suitable environment for it. A few authors had found this fact amazing enough, but no explanation had been put forward for this. Frequently though, the decline of rainfall since the 1950s in Western Africa has been put forward. Present from the Faleme river to Tambacounda in the xviiith century, the shea butter tree has fast completely disappeared. If we consider only the ecological needs of that tree, we can see that the decline of rainfall cannot explain that rarefaction. The reasons must be different. We have to take into account the process of change in local communities and the evolution of the regional context. The arrival of Peul shepherds following the Mandingue groups favoured the exchanges with the local “mandinguized” tenda communities. In times past, these native groups, isolated and autarkic, had no other source of fat than shea butter. But growing exchanges with Peul produce have progressively reduced the part played by *Vitellaria paradoxa* whose preservation was gradually jeopardized. There was some renewed interest for shea butter trees because of rivalries with the Peul groups and an interruption of exchanges in the xviiith and xixth centuries, but afterwards the mandinguized communities turned away from the shea butter tree. Actually, the spreading and mass cultivation of groundnut in the xixth century contributed strongly to the loss of traditional uses of the shea butter tree whose preservation was no more justified.

INDEX

Mots-clés : héritages, karité, Mandingue, péjoration climatique, Peul, Sénégal oriental

Keywords : climatic pejoration, Eastern Senegal, Shea butter tree

AUTEUR

SÉBASTIEN LARRUE

Maître de conférence, Université de Polynésie française, Papeete.